



L'engagement esthétique chez Abdellatif Laâbi : Poétique subversive et responsabilité de l'intellectuel *

Mohamed EL EDRISSI REYAHY **

Résumé— Poète avant-gardiste et co-fondateur de la revue *Souffles* en mars 1966, Abdellatif Laâbi n'en finit pas de ressembler à son œuvre. Certes, l'auteur ne peut échapper à sa création ni la création à sa vie, cependant les épreuves traversées ont aiguisé sa plume et forgé son verbe. Derrière le « *je peux ce que j'écris* » qui structure l'œuvre, on sent la présence d'un « *je peux ce que je lis* » de la part du lecteur. C'est dire que cette voix singulière et féconde qui se joue des modes esthétiques et transgresse les genres invite le lecteur à explorer ses territoires nourris de doutes profonds et d'interrogations brûlantes. Cet article se propose d'analyser la manière dont l'engagement poétique de Laâbi évolue vers une forme d'engagement esthétique plus large, qui engage le lecteur dans un processus de coopération textuelle. En ce sens, l'analyse du concept de "mondes possibles", tel qu'il a été théorisé par Umberto Eco, permet de cerner cette ouverture et ce mouvement perpétuel caractéristique de l'œuvre laâbienne où le texte se conçoit comme un espace en perpétuelle recomposition, reflétant ainsi les potentialités multiples d'une résistance poétique à toute forme d'atteinte à la dignité humaine.

Mots-clés— engagement, esthétique, littérature, poésie, subversion



Aesthetic Engagement in Abdellatif Laâbi: Subversive Poetics and the Responsibility of the Intellectual *

Mohamed EL EDRISSI REYAHY **

Extended abstract— Abdellatif Laâbi, an avant-garde poet and co-founder of the literary magazine *Souffles* in March 1966, embodies the essence of his literary work through his life experiences. While it is evident that an author cannot escape their creation, nor can their creation escape their life, the trials and tribulations Laâbi has faced have sharpened his writing and shaped his voice. The phrase "I can what I write," which structures his work, suggests a reciprocal relationship with the reader, who engages with the text through an implicit "I can what I read." This dynamic indicates that Laâbi's unique and fertile voice, which transcends aesthetic modes and defies genres, invites readers to explore deeply personal territories filled with profound doubts and burning questions.

This article aims to analyze the evolution of Laâbi's poetic engagement towards a broader aesthetic commitment that actively involves the reader in a process of textual cooperation. By examining the concept of "possible worlds," as theorized by Umberto Eco, we can better understand the openness and perpetual movement characteristic of Laâbi's work. Here, the text is viewed as a space in constant reconfiguration, reflecting the multiple possibilities of poetic resistance against any form of assault on human dignity.

Laâbi's poetry is not just a reflection of his personal struggles but also serves as a mirror for societal issues, pushing readers to confront uncomfortable truths. His work challenges conventional boundaries, encouraging readers to engage with the text on a deeper level. The interplay between the poet's life and his writing creates a rich tapestry of meaning, where each poem becomes a site for exploration and reflection. Laâbi's ability to weave personal and collective experiences into his poetry allows for a multifaceted reading experience, where the reader is invited to participate actively in the construction of meaning.

Furthermore, the article will delve into how Laâbi's poetic voice evolves in response to the socio-political landscape of his time. His engagement with themes of exile, identity, and resistance resonates with readers, offering a space for reflection on their own experiences. The concept of "possible worlds"

* Received: 2024/6/26

Accepted: 2024/9/7

** PhD Candidate in Francophone and Comparative Literatures, Abdelmalek Essaâdi University, Tétouan, Morocco, Email: mohamed.edrissireyahi1@etu.uae.ma

becomes particularly relevant here, as it allows for the exploration of alternative realities and the potential for change. Laâbi's work embodies a commitment to creating a dialogue between the text and the reader, fostering a sense of community and shared understanding.

In addition, the analysis will highlight Laâbi's innovative use of language and form, which defies traditional poetic conventions. His willingness to experiment with different genres and styles reflects a broader artistic vision that seeks to challenge the status quo. By transcending the limitations of genre, Laâbi's poetry becomes a powerful tool for social commentary and personal expression. This subversion of literary norms not only enriches the reading experience but also serves as a form of resistance against cultural and political oppression.

Ultimately, this article seeks to illuminate the significance of Abdellatif Laâbi's work within the contemporary literary landscape. By examining the interplay between his life experiences and his poetic engagement, we aim to reveal the profound impact of his writing on readers and society at large. Laâbi's poetry serves as a testament to the power of literature to inspire change, provoke thought, and foster a deeper understanding of the human condition. Through this exploration, we hope to contribute to the ongoing discourse surrounding the role of poetry in addressing issues of identity, dignity, and resistance in an increasingly complex world.

Keywords— engagement, aesthetics, literature, poetry, subversion

SELECTED REFERENCES

- [1] APOLLINAIRE, Guillaume. *Alcools*. Paris : Gallimard, 1966.
- [2] ARAGON, Louis. *Entretiens avec Francis Crémieux*, Paris : Gallimard, 1964.
- [3] AUDEGUY, Stéphane, FOREST, Philippe (dir.). *Ce que peut (encore) la littérature ? La nouvelle revue française*, N° 609. Paris : Gallimard, 2014.
- [4] BABANA-HAMPTON, Safoi (2016), « Introduction : Les Vies multiples d'Abdellatif Laâbi ». *Expressions maghrébines*, n°. 15, 2016, pp. 1-9.
- [5] BENOIT, Denis. *Littérature et engagement : De Pascal à Sartre*. Paris : Seuil, 2000.
- [6] CHAUDET, Chloé. *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, 2016.



تعهد زیبایی شناختی در آثار عبد اللطیف اللعبی: بوطیقای دگرگون کننده و مسئولیت روشنفکر*

محمد الادریسی ریاحی **

چکیده — شاعر پیشرو و هم‌بنیان‌گذار مجله *Souffles* در مارس ۱۹۶۶، عبد اللطیف اللعبی هیچ‌گاه از آثارش جدا نیست. البته، نویسنده نمی‌تواند از خلق خود فرار کند و نه خلق از زندگی او، اما آزمون‌هایی که او گذرانده، قلم او را تیز کرده و زبانش را شکل داده است. پشت جمله «من می‌توانم آنچه را که می‌نویسم» که ساختار اثر را شکل می‌دهد، حضور «من می‌توانم آنچه را که می‌خوانم» از سوی خواننده حس می‌شود. این بدان معناست که این صدای منحصر به فرد و بارور که از سبک‌های زیبایی‌شناختی فرار می‌کند و ژانرها را زیر پا می‌گذارد، خواننده را به کشف سرزمین‌هایی دعوت می‌کند که سرشار از تردیدهای عمیق و پرسش‌های سوزان است. این مقاله به تحلیل چگونگی تکامل تعهد شاعرانه اللعابی به سوی شکلی از تعهد زیبایی‌شناختی وسیع‌تر می‌پردازد که خواننده را در یک فرآیند همکاری متنی درگیر می‌کند. در این راستا، تحلیل مفهوم «جهان‌های ممکن»، همان‌طور که توسط امبرتو اکو نظریه‌پردازی شده، به ما کمک می‌کند تا این گشودگی و حرکت دائمی که ویژگی آثار اللعابی است را درک کنیم، جایی که متن به عنوان فضایی در حال بازترکیب مداوم تصور می‌شود و در نتیجه، پتانسیل‌های متعددی از یک مقاومت شاعرانه در برابر هرگونه تعرض به کرامت انسانی را بازتاب می‌دهد.

کلمات کلیدی — تعهد، زیبایی‌شناسی، ادبیات، شعر، دگرگونی

I. INTRODUCTION

Pour la moindre miette de liberté

Je dois encore galérer

Pour la plus petite vérité

Je dois encore me faire violence

Ô mère

Quelle esclave étais-tu

Lorsque tu m'as conçu ?

(Laâbi, 2016, p. 133)

Poète avant-gardiste, écrivain cosmopolite, intellectuel engagé et ancien détenu politique, Abdellatif Laâbi a amplement marqué et marque encore la scène littéraire au Maroc et ailleurs pendant plus d'un demi-siècle. Son œuvre, qui s'inscrit prioritairement sous le signe de l'engagement, est avant tout pour lui un « *moyen de se révéler à lui-même* », pour reprendre les termes de Jean Rousset (Rousset, 1962, : 12). La liberté est incontestablement le maître mot de l'œuvre laâbienne où de nombreux textes reprennent en écho le thème de la révolte. Vibrante de toutes les passions humaines, elle se nourrit de son souffle pour engendrer une poésie qui se joue des modes esthétiques et transgresse la langue jusqu'à la mettre en pièces, à l'image de cette parole inédite revendiquée par les fondateurs de la revue *Souffles*, au milieu des années soixante :

désert arrête tes vagues de mirages Désert mural Syntaxe de ma folie
Désert j'ai trouvé ton absurdité au fond d'un puits Désert ne m'oublie pas
Désert je te maudis Désert je peux ce que j'écris Désert cercueil
de plomb Passoire de ma haine Désert de Pierre noire et de chant Désert ma
double chair
nous ce désert

cette torpille

voguant (Laâbi, 2018(a), : 53)

Lire Abdellatif Laâbi aujourd'hui, ou plutôt le relire, c'est, comme le souligne Jacques Alessandra dans sa *Traversée de l'œuvre* : « *briser l'enclos d'écrivain engagé où on l'enferme souvent pour ne retenir de lui que son humeur frondeuse* ». (Alessandra, 2008, : 12). Or, après plus d'un demi-siècle de vie littéraire, le poète en porte encore les stigmates. Cependant, l'œuvre laâbienne appartient à une littérature dont l'engagement depuis les années soixante n'était pas uniquement politique mais aussi et surtout citoyen ; une littérature où les interrogations d'ordre proprement politique ne représentaient que l'un des tenants et aboutissants. Les écrivains de la génération *Souffles* se sont engagés en tant que citoyens à inciter des réformes au sein d'une société fraîchement libérée du joug colonial.

Certes, la colère est un élément fondateur de l'œuvre laâbienne mais le poète ne cesse de souligner qu'une poésie engagée ne peut l'être que lorsqu'elle va jusqu'au bout de son aventure, sans craindre les remises en cause et la brûlure des interrogations. Qui plus est, il a toujours rappelé qu'il était poète bien avant son incarcération au début des années soixante-dix. En effet, son engagement le mène en prison en 1972, où il est détenu pour des positions critiques contre le régime. Cependant, même en prison, il continue d'écrire, transformant l'expérience carcérale en matière poétique :

Je ne suis pas devenu poète par la grâce de mes prisons. Je crois que c'est justement parce que j'étais poète AVANT mon incarcération que j'ai pu écrire au cours de mon épreuve ces œuvres au ton si particulier [...]. Sans "Le Règne de barbarie", sans "L'Œil et la nuit", je pense que "Sous le bâillon, le poème" et "Histoire des sept crucifiés de l'espoir" n'auraient jamais vu le jour, du moins dans la vision propre qui les structure et le souffle particulier qui les inspire. (Laâbi, 1985, : 21)

Abdellatif Laâbi n'a jamais déprécié cette partie importante de sa vie, celle d'ex-détenu et de poète de l'urgence. Or, ce qui nous intéresse le plus dans cet article c'est de nous interroger plutôt sur l'enjeu d'un rapprochement entre la notion de fiction et celle de « mondes possibles » que l'univers poétique et fictionnel laâbien ne cesse de (re)créer et qui serait une variante concevable du cours réel des choses, poussant le lecteur à faire incessamment un va-et-vient entre ce que *le monde est* et *ce qu'il aurait pu être*. C'est dire que tout « monde possible » constitue une construction culturelle qui reste intrinsèquement liée aux connaissances et aux représentations du monde réel que possède le lecteur, ce que l'on appelle son « encyclopédie ». Bien qu'il s'agisse d'une projection fictive, ce monde alternatif ne s'affranchit jamais complètement des cadres cognitifs et des référents culturels propres au lecteur. Cette interaction entre le monde de référence et le monde fictif dans l'œuvre laâbienne crée un espace où se confrontent réalité et imagination, permettant ainsi au texte d'exploiter des potentialités qui demeurent intelligibles pour le lecteur tout en transgressant parfois les lois du monde réel. L'engagement du poète ne se limite pas à la sphère politique. Il s'étend à une réflexion sur le langage et les formes littéraires, où le texte devient un espace de résistance à toute forme de dictature, y compris celle du langage. Sa poésie est caractérisée par une exploration audacieuse des formes, un usage créatif des blancs typographiques et une ponctuation minimale. Cet aspect de son travail est illustré dans ses poèmes, où le silence et les pauses jouent un rôle aussi important que les mots eux-mêmes :

Les textes de Laâbi, entre poésie, fiction, pièces de théâtre, écrits politiques, essais critiques et contributions diverses à la revue "Souffles-Anfas", incarnent par leurs formes et surtout leurs rapports dynamiques avec les lecteurs cette "machine à produire des mondes possibles". Ces textes sont inéluctablement des lieux d'ouverture et d'indétermination des frontières linguistiques, culturelles, ethniques et nationales, engendrant par leur composition diverses formes d'échange transformateur et facilitant le transfert des connaissances. (Babana-Hampton, 2016, : 1-9)

II. ABDELLATIF LAÂBI : UN INTELLECTUEL ENGAGÉ

Laâbi se positionne comme un intellectuel engagé dans une quête universelle de justice et de dignité humaine. Son œuvre transcende les frontières culturelles et nationales, se faisant l'écho des luttes de toute l'humanité. Il évoque cette dimension dans ses écrits sur la solidarité avec d'autres figures de la résistance mondiale, comme Che Guevara et Mehdi Ben Barka, affirmant ainsi que la poésie peut et doit

être un vecteur de transformation sociale : « *La poésie est tout ce qui reste à l'homme pour proclamer sa dignité, ne pas sombrer dans le nombre, pour que son souffle reste à jamais imprimé et attesté dans le cri* », écrit-t-il dans le prologue du premier numéro de la revue *Souffles*, en mars 1966. Certes, le poète avoue qu'il a toujours été rattrapé par ce cri qui dédouble sa voix et le pousse à chanter l'amour et la vie et à défendre la dignité humaine, mais il s'étonne en même temps de devoir porter à vie le sceau de poète des prisons :

Je suis en effet perçu, que je le veuille ou non, surtout d'ailleurs du fait de mon expérience de vie, comme le prototype même de l'écrivain engagé. Adjugé ! Dossier classé. Inutile de faire appel. [...] Suis-je cela, rien que cela ? Bon, je me regarde dans le miroir de ma vie. Ce sont peut-être les autres qui ont raison. Ce qui nous détermine objectivement au regard de l'Histoire, des conflits sociaux, de la marche humaine est beaucoup plus fort que notre volonté, nos choix propres, les appels obsédants qui nous viennent du dedans. (Laâbi, 2017, : 305-306)

Née sous le signe de la rupture et du renouveau, l'écriture laâbienne est caractéristique du groupe *Souffles*. « *Une véritable littérature est une remise en cause de toute la littérature, une critique interne des écritures précédentes et l'élaboration expérimentale d'œuvres nouvelles* », écrit Abdelkébir Khatibi dans l'avant-propos du numéro spécial de la revue *Souffles* réservé à la littérature maghrébine. Animé par la dissidence et la révolte, le texte laâbien est le théâtre d'une écriture où la violence du verbe reflète la révolte du poète, et la déflagration qui en découle inscrit le tissu textuel sous le signe d'une écriture qui a « *le souci d'appréhender le réel à contre-courant de la vision officielle* » (Laâbi, 1985, : 9), si bien que décortiquer l'œuvre laâbienne en empruntant ses pas, texte après texte depuis son avènement au monde, permet de mesurer l'ampleur de sa richesse et la particularité de son engagement :

Résister

ne me remplit plus la bouche

Il m'en faut davantage

pour me sentir de nouveau

percutant

et rebelle ! (Laâbi, 2018(a), : 63)

L'engagement d'Abdellatif Laâbi va au-delà des luttes politiques. Il s'agit pour lui de maintenir une parole poétique qui se renouvelle constamment. Ce renouvellement est le signe d'une réflexion continue sur la place de l'écrivain dans la société. Pour lui, l'écrivain engagé se caractérise par son « *sens passionné du présent* » pour reprendre une expression de Sartre. (Sartre, 1948, : 116). C'est dire que face à l'extrême, le poète adopte une écriture de l'urgence : « *L'immédiat, c'est le monde avec son urgence et, dans ce monde ou je m'engage, mes actes font lever des valeurs [...]* ». (Sartre, 1943, : 76). Son engagement poétique se manifeste avec une intensité particulière à travers toute son œuvre. Les poèmes qu'il a composés durant son emprisonnement entre 1972 et 1980, mettent en lumière sa lutte incessante contre l'oppression, l'injustice, et l'obscurantisme, tout en offrant une réflexion sur l'espoir, l'amour, et la résistance. Laâbi y explore plusieurs facettes de l'engagement, mêlant intimement le

personnel et le politique. Sa poésie s'inscrit alors dans une tradition de résistance où le poème devient une arme contre la répression :

*ma femme aimée
l'aube nous rappelle à la présence
la lutte reprend
et l'amour s'épanouit comme une rose
dans l'arène de l'émeute (Laâbi, 1981, : 7)*

Dans le poème *L'Arbre de fer fleurit*, l'image de la lutte est omniprésente. Laâbi y évoque avec force l'univers carcéral, les sévices et la déshumanisation qu'il a subis en prison, tout en rendant hommage aux révolutionnaires comme Guevara et Ben Barka, figures symboliques de l'engagement universel. Le poème prend ainsi une dimension collective, où la lutte pour la dignité transcende les frontières géographiques et temporelles :

*Ils sont venus me chercher
peu importent leurs visages
les mots qu'ils ont prononcés
ne sont-ils pas tous les mêmes
assassins de Guevara ou geôliers de Samih al Qassim
le même tortionnaire qui sévit
dans quelque sous-sol du Brésil
dans quelque cage à tigres du Vietnam
le même gorille qui attira Ben Barka dans la villa du crime (Laâbi, 1981:19)*

En 1965, Bernard Jakobiak, alors enseignant coopérant au Maroc, présente Abdellatif Laâbi aux deux fondateurs d'*Eaux vives*, Mostafa Nissaboury et Mohammed Khair-Eddine. Peu de temps après, ce dernier opte pour un exil volontaire en France, alors que Nissaboury et Laâbi décident d'approfondir la réflexion dans l'espoir de créer une nouvelle revue. Quelques mois plus tard, une publication insolite au nom de *Souffles* apparaît dans les kiosques, en plein Etat d'exception. Dès ses débuts, la carrière littéraire d'Abdellatif Laâbi s'inscrit dans un contexte sociopolitique difficile au Maroc. La revue *Souffles*, qu'il fonde en 1966, se positionne comme un organe de résistance culturelle et politique, appelant à la redéfinition du rôle de l'écrivain dans une société marocaine en pleine mutation. Laâbi y prône une littérature qui ne soit pas seulement le reflet de son époque mais un moyen de la transformer :

Le projet de "Souffles" invitait à la redéfinition de la fonction sociale de l'écrivain, à la légitimation de la langue d'expression, à la rénovation technique de l'écriture, à la revalorisation de la culture nationale, à l'inflexion du culturel vers le politique. L'esthétique littéraire d'Abdellatif Laâbi se présente comme une mise en forme de la dissidence du poète, où fusionnent le poétique et l'idéologique. La

compréhension de l'œuvre suppose l'analyse de cette fusion. (Alessandra, 1996: 159-167)

Selon Abdellatif Laâbi, les écrivains de la première génération de la littérature maghrébine d'expression française ont produit des œuvres qui sont plus attachées au phénomène colonial qu'aux réalités post-coloniales et leurs problématiques. Cette nouvelle conception de la littérature revendiquée par le mouvement *Souffles* est vivement saluée par de nombreux écrivains et intellectuels de l'époque. « [...] il fallait que vous repreniez le relais et que vous alliez ailleurs que nous », écrit Albert Memmi au directeur de la revue aussitôt après la sortie du premier numéro de *Souffles* ; alors que Malek Alloula admire le caractère poétique des textes publiés dans la revue et souligne leur double intérêt :

D'une part, ils illustrent et expriment, chacun à sa manière, ce besoin vital de sortir des chemins battus jusqu'à la trame, d'une poésie qui a fait son temps. D'autre part, le ton de ces poèmes m'assure que la relève ne sera pas un vain mot et qu'elle se fera de plus contre une poussiéreuse culture qui s'exilait nonchalamment – "le soleil africain" y étant certainement pour quelque chose – vers une sédimentation haillonneuse. (*Souffles* n°2, 1966)

Le prologue-manifeste du premier numéro de la revue *Souffles*, signé par Abdellatif Laâbi, est une véritable autopsie du champ littéraire et culturel d'un pays fraîchement libéré du joug colonial. Le constat du directeur et co-fondateur de la revue est à cet égard alarmant :

Sur ce, des "représentants" de la "littérature marocaine" siègent dans des manifestations internationales et des congrès des écrivains se tiennent dans notre pays. Le lecteur se trouve à la fois désorienté et écéuré. Son insatisfaction est d'autant plus justifiée qu'il peut trouver écho de certains de ses problèmes dans des littératures étrangères que les diverses "missions" mettent bénévolement à sa portée. Le complexe souvent relaté vis-à-vis de notre littérature nationale se trouve expliqué par cette incapacité de la production actuelle à "toucher" le lecteur, à obtenir son adhésion ou à provoquer en lui une réflexion quelconque, un arrachement de son conditionnement social ou politique. (*Souffles* n°1, 1966)

De la période de *Souffles* (1966-1972) où l'on découvre les premiers textes poétiques de Laâbi : *Le Règne de barbarie* (1965-1967) ; *Poèmes oraux* (1968-1971) ; *L'Œil et la nuit* (1969), à la période actuelle riche de plus d'un demi-siècle de production littéraire et artistique majoritairement poétique, en passant par une période décisive dans la vie de l'homme et qui a marqué au fer rouge de la cellule toute sa production ultérieure : ces trois périodes distinctes de la vie de Laâbi "l'homme", éclairent les lanternes des lecteurs sur le long parcours poétique de l'écrivain que les longues nuits carcérales n'ont pas pu écourter. C'est dire que dans le cas de Laâbi « *la poésie est invincible* ». (Laâbi, 2022, : 127)

Les idées revendiquées par la génération *Souffles* auront des répercussions majeures sur la vie et l'œuvre du poète. En effet, Abdellatif Laâbi fut arrêté au mois de janvier 1972 et condamné à dix ans de prison ferme en 1973. Au bout de huit ans et demi, en 1980, les portes de la citadelle s'ouvrirent pour lui et quelques-uns de ses compagnons d'infortune suite à une campagne internationale en sa faveur. L'amour pour les siens et surtout pour Jocelyne, sa conjointe, lui a été d'un grand secours, lui assurant résilience en temps de crise et au-delà de son épreuve tout en marquant le rapport entre le poète et sa

création. La reconnaissance d'Abdellatif Laâbi à l'égard de sa conjointe traverse toute son œuvre où le souffle irréprensible, celui du poète et de sa bien-aimée, engendre une poésie qui lutte pour restaurer l'humain et rétablir sa dignité. Le poète confie à ses lecteurs dans le recueil intitulé *Sous le bâillon, le poème* : « *flagellé du sceptre solaire / je fais appel à la profondeur nuptiale / modelant le souffle / dans ses entrailles emperlées* ». (Laâbi, 1981, : 9). Un peu plus loin, il s'interroge sur cette alliance intime qui marque la naissance du poème :

qui de nous écrit le Poème
puisque mes mains t'appartiennent
puisque la poésie
pour se purifier
pour se soumettre à l'ordalie
doit passer par les cimes de tes yeux
puisque mon souffle rebondit
d'une autre poitrine (Laâbi, 1981: 19)

III. EMERGENCE D'UNE PAROLE NEUVE

La poésie moderne ne subit aucune limite ou presque si bien que pour une raison d'autonomie et de prédominance rythmique, elle a banni la ponctuation de l'espace du poème. Guillaume Apollinaire, par exemple, l'a supprimée de la plupart de ses recueils. Cette absence de limites se traduit matériellement par la fluidité des vers et la destruction des barricades extérieures. La poésie laâbienne ne fait pas exception dans ce sens.

L'émergence d'une parole neuve dans l'œuvre d'Abdellatif Laâbi s'inscrit dans un contexte de rupture avec les conventions littéraires dominantes, marquant ainsi une volonté de réinventer le langage poétique. Cette recherche d'innovation n'est pas seulement formelle, mais elle est intimement liée à une quête de vérité et de résistance face à l'oppression. Laâbi conçoit la poésie comme un espace de liberté où les mots sont constamment réinventés pour mieux exprimer les réalités complexes et contradictoires du monde. Il se distingue dès le début de sa carrière par une volonté de briser les codes traditionnels de la poésie. Cette rupture est manifeste dans la forme même de ses poèmes, où la ponctuation est souvent absente, laissant le lecteur face à un texte ouvert, prêt à être investi de significations nouvelles. Ce choix esthétique n'est pas anodin, il reflète une volonté de libérer la parole poétique des carcans qui pourraient l'enfermer dans une structure trop rigide. Il offre ainsi une poésie où les mots et les silences se répondent, créant un espace où le lecteur est invité à participer activement à la création du sens.

En effet, la ponctuation se fait rare dans l'œuvre poétique d'Abdellatif Laâbi si bien que, dans les deux tomes qui regroupent la majorité de ses poèmes, les signes de ponctuation se résument en quelques dizaines de virgules, de points d'interrogation, de points d'exclamation, etc., un peu à l'image de ce qu'a dit Francis Crémieux en commentant *Le Fou d'Elsa* sur un ton ironique : « *ce qui est poésie c'est ce qui n'a pas de ponctuation et que tout ce qui a de la ponctuation est de la prose* ». (Aragon, 1964: 145).

Au-delà de l'innovation formelle, la parole neuve du poète est également une quête incessante de vérité. Laâbi utilise la poésie pour interroger les réalités sociales et politiques de son temps, mais aussi

pour explorer les profondeurs de l'expérience humaine. Sa poésie se nourrit d'une réflexion sur le rôle du poète dans la société, où la parole poétique devient un acte de résistance contre l'oppression et l'injustice, et où les signes de ponctuation interpellent le lecteur aussi bien par leur présence que par leur absence. C'est dire que la parole du poète n'est pas faite uniquement de mots. Elle se nourrit également de la manière dont elle est disposée sur la page et de la rareté ou de l'abondance de sa ponctuation. Le texte devient alors une sorte de « *respiration écrite* » (Meschonnic, 1982, : 282) dans la mesure où il s'alimente aussi de ses blancs qui le cadencent selon le souffle du poète :

Car qu'est-ce que le vers ? C'est une discipline de la respiration dans la parole. Elle établit l'unité de respiration qui est le vers. La ponctuation la brise, autorise la lecture sur la phrase et non sur la coupure du vers, la coupure artificielle, poétique, de la phrase dans le vers. (Aragon, 1964:147)

Dans un poème intitulé « Gloire à ceux qui nous torturent », l'espace interstrophique devient formellement synonyme de durée nécessaire au poète pour reprendre ses forces et les vers recouvrent toute la verve ironique contenue dans le titre du poème :

*tout sera dit
je vous en fais serment
ces chiens ont sali notre mémoire
qui voudra de cette histoire* (Laâbi, 2018(b): 45)

La majorité des poèmes d'Abdellatif Laâbi sont rythmés par des blancs avec une absence quasi-totale de signes de ponctuation de telle sorte que le vers laâbien correspond parfaitement à la définition de Paul Claudel dans ses *Réflexions sur la poésie* : « *Tel est le vers essentiel et primordial, l'élément premier du langage, antérieur aux mots eux-mêmes : une idée isolée par du blanc* ». (Claudel, 1963, : 8). En effet, l'écriture laâbienne est caractérisée par une exploration audacieuse des formes poétiques, qui vise à traduire les complexités du réel. Cette exploration se manifeste par un usage innovant de la typographie et de la disposition des vers sur la page. Laâbi utilise les blancs typographiques non seulement comme des pauses, mais comme des éléments constitutifs du poème, participant à sa signification. Ces blancs apparaissent chez le poète dès ses premiers textes écrits entre deux événements marquants : les émeutes sanglantes de Casablanca en mars 1965 et l'humiliante défaite arabe de juin 1967. L'enjeu prodigieux de la poésie laâbienne est celui de briser à tout prix la chape du silence et « *engager la création sur la voie d'une effervescence libératrice en l'associant à l'actualité d'un monde bouleversé* » (Alessandra, 2008, : 29). Cette éruption poétique marque au sceau de la colère et de l'indignation le tissu textuel du poème. Les blancs de la page libèrent le poème des barricades de la ponctuation et rendent sa structure plus dynamique en la rattachant plus au souffle du poète qu'à la syntaxe du vers :

Les oreilles qui m'écoutent s'avèrent tout de suite universelles. Jamais je n'ai senti avec une telle force ce que la poésie peut communiquer et faire partager de l'intime. J'ai l'impression que chaque mot est capté dans la nuance que je lui ai choisie dans son champ sémantique et que même les blancs entre les vocables sont perçus pour ce qu'ils sont, des pores par lesquels le texte respire. (Laâbi, 2010:141-142)

Qui plus est, les blancs concourent eux-aussi à la construction du sens et à la production d'un effet de style propre au poète. Tout comme les silences, ils sont loin d'être synonymes d'absence de langage :

Les blancs sont nécessaires au poème. Non comme marges seulement, mais l'entrée du blanc de la page à l'intérieur du corps du texte. Les entrées du blanc marquent une alternance de l'inconnu et du connu, du non-dit sur le dit, avancées, reculs, les rimes du langage avec lui-même, les intermittences du vivre-écrire. (Meschonnic, 1982: 304).

Chez Abdellatif Laâbi, la page en tant qu'espace poétique devient un lieu de mise en scène où s'opposent le compact et le dispersé, le plein et le vide à travers une disposition des vers en zébrure corroborée par l'usage mallarméen des blancs, laissant ainsi « à chaque mot, qu'il soit fait d'un seul ou de plusieurs vocables, à chaque proposition verbale, l'espace – le temps – nécessaire à sa pleine sonorité, à sa dilatation dans le blanc » (Meschonnic, 1982, : 312). La poésie laâbienne subit donc une double métamorphose, sur le plan de la langue aussi bien que sur celui de l'espace du poème. Dans l'exemple ci-dessous, la disposition des blancs sur la page donne une impression de mimétisme :

ma face brûle

comme une coriandre sèche

ma face qui ne me ressemble plus

ma face

t

o

m

b

e

(Laâbi, 2018(a): 25)

L'écroulement du poète est mimé par une descente en diagonale des segments consonantiques et vocaliques composant le mot « tombe », imitant ainsi l'image de la chute tout en produisant un effet de réel où l'aspect visuel contribue curieusement lui aussi à la construction du sens. Certains signes précurseurs au début du poème « Marasmes », où l'on peut lire « *m i n é / notre globe est miné* » (Laâbi, 2018(b): 25), laissent déjà penser que le danger rôde dans les environs. Le jeu esthétique est toujours le même, mais cette fois-ci les blancs textuels logent au sein du mot « *m i n é* » pour le faire détoner de l'intérieur et traduire l'inquiétude du poète à l'égard d'un monde à la dérive. Les espaces restés en blanc à l'intérieur du mot ou du poème sollicitent davantage le lecteur et défient son désir de coopération interprétative. Aussi, le poète ne se limite-t-il guère à façonner la spatialité esthétique du poème où les symboles graphiques sont ordinairement séparés par des blancs. Il creuse en profondeur et sculpte ses vocables jusqu'à les disloquer parfois afin de générer des images, un rythme et des émotions : « *La dislocation a une couleur / et c'est le blanc* » (Laâbi, 2018(b): 134). Dans la préface d'*Un coup de dés* parue dans *Œuvres complètes* de l'édition de 1945 chez Gallimard, Stéphane Mallarmé écrit :

[...] les blancs ; en effet, assument l'importance, frappent d'abord ; la versification en exigea, comme silence alentour, ordinairement, au point qu'un morceau, lyrique ou de peu de pieds, occupe, au milieu, le tiers environ du feuillet ; je ne transgresse cette mesure, seulement la disperse. (Mallarmé, 1945: 455).

Conscient du rôle essentiel du lecteur dans la construction du sens, le poète lui réserve un accueil particulier dans ses recueils, non seulement pour savoir le sort qui leur sera accordé ou la fonction qu'ils peuvent avoir dans le monde, mais aussi pour instaurer un dialogue constructif avec son lecteur autour d'une œuvre qui repousse toute lecture précipitée. C'est dire qu'une littérature active et engagée ne peut vraiment exister que dans le cadre d'un dynamisme communicatif où seul le débat responsable est le meilleur argument, et où le lecteur en tant qu'acteur social donne une signification au texte et le fait vivre, mais avant toute chose, il faut le faire « mûrir » afin de mieux en tirer profit :

*Que viens-tu faire ici
lecteur ?
Tu as ouvert sans ménagement
ce livre
[...]
referme vite ce livre
Pose-le loin du réveille-matin
et de la boîte à médicaments
Laisse-le mûrir
au soleil du désir
sur la branche du beau silence*

(Laâbi, 2016: 131)

IV. ESTHÉTIQUE DU SILENCE ET CHOC DES IDIOMES

La poésie d'Abdellatif Laâbi s'articule autour du dit et du non-dit, du mot et du silence, du plein et du vide si bien que les insinuations et les allusions se conjuguent le plus souvent à une esthétique de l'ellipse pour rappeler au lecteur qu'il n'est pas devant une poésie qui n'est pas en mesure de dire mais plutôt une poésie fidèle à l'un des pactes poétiques des plus engagés : « *Je peux ce que j'écris* » (Laâbi, 2018(a), : 53). N'a-t-il pas écrit dans *La voix maudite* qu'« *un poète devrait mourir jeune / sinon...* » ? (Laâbi, 2020, : 88). L'ellipse laâbienne rappelle entre autres que tout texte/poème est incomplet et appelle une coopération active et consciente de la part du lecteur afin d'en actualiser le contenu. Un lecteur exigeant et lucide qui vient chercher chez le poète autre chose que ses « *propres certitudes* » et qui « *accepte de dialoguer avec (sa) vision des choses, de s'interroger avec (lui) sur ce que toute œuvre de création authentique propose à l'interrogation* ». (Laâbi, 1985: 21)

Le silence dans le texte laâbien, ou plutôt les silences sont de différentes natures. Il y a le silence des mots discrets : « *les mots aussi / savent garder des secrets / la poésie / est passée par là* » (Laâbi, 2020, : 21). Il y a aussi le silence éternel, celui qui s'éteint sous l'effet du trépas de manière à ne plus songer à violer la quiétude de la page blanche pour le souci de la trace : « *l'apaisement / le vrai / ne viendra / que lorsque ce satané / de la trace / aura enfin disparu* » (Laâbi, 2020: 22).

Au silence discret et apaisant répond le cri poétique qui en rompt la chape. Et qui mieux que la poésie en tant qu'expression privilégiée des interrogations de l'homme sur lui-même et sur le monde pourrait bien lui donner corps et voix ? Autre versant de la parole laâbienne, le cri poétique anticonformiste, frondeur et agressif donne lieu à une poésie « contextuelle » où la présence du monde est si obsédante que le contact brutal entre le poète et l'événement marque profondément le tissu textuel du poème :

Arrache-toi. Décolle. Galope. Sors tes ailes. Tu n'en as pas ? Invente-les. Imagine-les. Elles pousseront. Tu voleras. Tout est possible lorsque l'imagination créatrice se déploie. Tout. Entends-tu ? Régénère ta parole. Parlez. Annonceurs. Annoncez la prise de la parole. L'heure du débat tranchant. Parle. Évacue tes inhibitions. Clarifie tes cauchemars. Reconvertis les symboles. (Laâbi, 2018(b): 123)

Animé par une résolution débordante et un espoir fou de changer le monde, le poète signe son acte de présence, développant ainsi l'idée de la création en situation à travers une intervention immédiate dans les affaires de la cité. La poésie qui en découle est à l'image de cet « *art contextuel* » dont parle l'artiste polonais Jean Swidzinski dans son manifeste de 1976 :

*L'art contextuel
s'exerce dans le champ des significations
auxquelles fait appel la civilisation
au contact que nous prenons avec la réalité*

(Swidzinski, 1997: 46-50)

« *La poésie, c'est qui perd gagne. Et le poète authentique choisit de perdre jusqu'à mourir pour gagner* », dixit Sartre à propos de la poésie contemporaine. (Sartre, 1948: 43). Foncièrement engagée, la poésie laâbienne est une création artistique qui est toujours à la recherche d'une adéquation intraitable entre littérature et existence. A ce propos, le poète s'interroge dans ses *Petites lumières* :

Comment la littérature peut-elle être désengagée, alors qu'elle opère sans cesse sur le vif, se situe au cœur de l'être ou ne pas être, alors que l'écrivain a choisi face au terrible sphinx humain de mettre sa tête dans la balance ? . (Laâbi, 2017: 308).

Les événements sanglants de mars 65 et les épreuves de la défaite arabe de 67 avaient tellement marqué la génération *Souffles* que les auteurs du groupe avaient adopté un langage poétique plus rigoureux et plus attentif au réel, et ce dès les premières œuvres que les lecteurs de l'époque avaient découvert dans les pages de la revue. La rupture et le renouveau exaltés par *Souffles* se manifestaient prioritairement au niveau du langage de ses fondateurs. Dans le poème inaugural de son *Œuvre poétique*, T1, intitulé « Œil de talisman » Laâbi écrit : « *maintenant / je cherche à ma tribu / un langage* » (Laâbi, 2018(b):19).

Le combat de la revue *Souffles* fut avant tout d'ordre culturel. Il fallait décoloniser la culture nous disait son co-fondateur et directeur Abdellatif Laâbi. Cependant, c'est dans la langue de l'Autre que la revue a vu le jour en mars 1966, une décennie après l'Indépendance du Maroc. Conscients du choc des idiomes dans leurs bouches, les fondateurs de *Souffles* décident de créer sa version arabe *Anfās* en 1971. Plus d'un demi-siècle après la création de la revue, Laâbi ne cesse d'écrire dans cette langue de l'Autre – le français – qu'il s'est appropriée à sa manière :

C'est dans cette langue que j'ai acquis ma langue, que j'ai forgé ma langue. Qu'est-ce que c'est qu'un écrivain en fin de compte, quelle que soit son histoire ? C'est quelqu'un qui s'empare d'une langue et qui sculpte au sein de cette langue sa propre langue, celle qui va traduire sa voix profonde, celle qui va rendre compte des mouvements de sa sensibilité, de son âme, de son corps. (Grand entretien, 2013)

Abdellatif Laâbi a fait ses débuts dans l'école coloniale. On avait à cette époque-là détaché les petits colonisés de leur langue maternelle. Voici donc la simple raison pour laquelle il écrit en français, non pas qu'il ait choisi cette langue comme d'aucuns le prétendent, explique-t-il à chaque fois que la question lui est posée, mais au départ c'était une langue qui lui a été imposée. Le poète rappelle que quand il écrit en français, sa langue maternelle ne disparaît pas, au contraire elle est toujours à l'affût pour nourrir son texte de ses sucres particuliers :

J'ai deux langues

Dans l'une

j'écris avec de l'encre normale

Dans l'autre

j'écris

entre les lignes

avec de l'encre invisible

(Laâbi, 2022: 41)

Il y a chez Abdellatif Laâbi des intonations, des rythmes et une musique qui ne sont pas nécessairement ceux de l'écrivain hexagonal, et ses textes s'en ressentent dans la mesure où il y intègre sa différence, son imaginaire et sa richesse personnelle. Un simple mot emprunté à la langue maternelle du poète est susceptible d'éclairer nos lanternes sur ce passage, dans un même texte, d'une culture à une autre, d'un imaginaire à un autre. Dans l'extrait ci-dessous, le terme « *borgne* », qui veut dire (عورة) en arabe classique, est très significatif à cet égard dans la mesure où il renvoie dans la langue maternelle du poète à l'orifice terminal du tube digestif pour faire allusion au prix de son engagement et aux séquelles des longues années de son épreuve carcérale :

A force de jouer

avec le feu

je me suis brûlé les doigts

les ailes
et cette partie de l'anatomie
*qu'on qualifie de **borgne***
dans ma langue natale.

(Laâbi, 2020: 14)

V. CONCLUSION

L'engagement de l'écrivain, son éthique et sa fonction sociale, bref sa mission est dans le cas de Laâbi une responsabilité avant tout d'ordre moral. Le poète n'est pas un simple rimeur, encore moins un spectateur muet de toutes les exactions dont il est témoin dans la cité. Le poème laâbien est plus la voix de son auteur qui en assume toute la responsabilité qu'une œuvre autonome qui devient une fin en soi. Jadis, la responsabilité signifiait l'adhésion morale et physique aux combats qu'on annonçait décisifs contre l'oppression, l'exploitation et l'injustice. L'intellectuel engagé qui était toujours dans le camp des humiliés et des offensés et dont les aspirations s'identifiaient à ce camp, a été chassé de la cité et, sur la voie de l'errance où il s'est engagé, se trouve à l'écart de la caravane, nous rappelle Abdellatif Laâbi dans *L'écriture au tournant*. (Laâbi, 2000). Son engagement dépasse la simple revendication politique. Il s'inscrit dans une esthétique de l'altérité, où la résistance passe par la création de "mondes possibles" ouverts à la participation active du lecteur.

S'interroger sur la liberté de l'homme, sur sa dignité et défendre les valeurs humaines. Voici donc ce qui fait de l'écriture laâbienne une écriture de l'urgence qui ne cesse de multiplier les genres et les registres pour signer dignement son acte de présence. Militant poétique et politique, Abdellatif Laâbi est toujours à l'affût, prêt à tous les combats. « *Vaincu, je ne me rends pas* », clame-t-il dans *Les écroulements*. (Laâbi, 2018(b), : 699). Pour lui, la "liberté d'écrire" n'est jamais acquise. C'est une lutte constante pour maintenir vivant un espace textuel où la dignité humaine peut s'exprimer pleinement. Son parcours poétique, traversé par l'expérience de la répression, rappelle que la poésie engagée ne peut se limiter à l'énonciation du réel, mais doit aller au-delà, vers une recreation incessante de mondes possibles. À travers une œuvre dense et variée, il invite ses lecteurs à une réflexion profonde sur la liberté, la dignité humaine, et le rôle de la poésie dans la résistance à l'injustice. Son écriture, marquée par une esthétique de la rupture et de la subversion, témoigne d'une quête incessante de vérité et de liberté.

En conclusion, l'œuvre d'Abdellatif Laâbi incarne une poétique de l'engagement où la poésie n'est pas seulement un reflet du réel, mais un moyen de le transfigurer, d'imaginer d'autres possibles, tout en affirmant la responsabilité de l'écrivain face au monde. Cet engagement est indissociable de sa quête de justice, de liberté et de vérité, qui se manifeste à travers une écriture qui ne cesse de se réinventer, d'explorer de nouvelles formes et d'interroger sans relâche les fondements de l'existence humaine. Toujours en quête de sens, la poésie laâbienne est une œuvre en perpétuel mouvement, caractérisée par un refus catégorique de se plier aux normes esthétiques et aux attentes sociales. Elle défie les limites de la langue, transcende les frontières culturelles, et adopte une écriture qui se veut libératrice, ouverte, et profondément humaniste.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ALESSANDRA, Jacques. *Abdellatif Laâbi : traversée de l'œuvre*. Paris : Editions de la Différence, 2008.
- [2] ALESSANDRA, Jacques. « Abdellatif Laâbi ». Charles Bonn, Naget Khadda et Abdallah Mdaghri-Alaoui (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française*. Vanves : EDICEF, 1996, pp. 159-167.
- [3] APOLLINAIRE, Guillaume. *Alcools*. Paris : Gallimard, 1966.
- [4] ARAGON, Louis. *Entretiens avec Francis Crémieux*, Paris : Gallimard, 1964.
- [5] AUDEGUY, Stéphane, FOREST, Philippe (dir.). *Ce que peut (encore) la littérature ? La nouvelle revue française*, N° 609. Paris : Gallimard, 2014.
- [6] BABANA-HAMPTON, Safoi (2016), « Introduction : Les Vies multiples d'Abdellatif Laâbi ». *Expressions maghrébines*, n°. 15, 2016, pp. 1-9.
- [7] BENOIT, Denis. *Littérature et engagement : De Pascal à Sartre*. Paris : Seuil, 2000.
- [8] CHAUDET, Chloé. *Ecritures de l'engagement par temps de mondialisation*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, 2016.
- [9] CLAUDEL, Paul. *Réflexions sur la poésie*. Paris : Gallimard, 1963.
- [10] EKO MBA, Fabrice. *L'intellectuel africain au travers de ses postures politiques*. Paris : L'Harmattan, 2022.
- [11] ECO, Umberto. *Lector in fabula*. Paris : Le livre de poche, 1985.
- [12] LAABI, Abdellatif. *La poésie est invincible*. Bègles : Le Castor Astral, 2022.
- [13] LAABI, Abdellatif. *Presque riens*. Bègles : Le Castor Astral, 2020.
- [14] LAABI, Abdellatif. *Œuvre poétique T1*. Casablanca : Editions du Sirocco, 2018(a).
- [15] LAABI, Abdellatif. *Œuvre poétique T2*. Casablanca : Editions du Sirocco, 2018(b).
- [16] LAABI, Abdellatif. *Petites lumières*. Paris : Editions de la Différence, 2017.
- [17] LAABI, Abdellatif. *L'arbre à poèmes*. Paris : Gallimard, 2016.
- [18] LAABI, Abdellatif. *Le livre imprévu*. Paris : Editions de la Différence, 2010.
- [19] LAABI, Abdellatif. *L'écriture au tournant*. Casablanca : Al Manar, 2000.
- [20] LAABI, Abdellatif. *La brûlure des interrogations*. Paris : L'Harmattan, 1985.
- [21] LAABI, Abdellatif. *Sous le bâillon, le poème (Ecrits de prison, 1972-1980)*. Paris : L'Harmattan, 1981.
- [22] LOTTMAN, Herbert. *L'écrivain engagé et ses ambivalences de chateaubriand à Malraux*. Paris : Odile Jacob, 2003.
- [23] MALLARME, Stéphane. *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1945.
- [24] MESCHONNIC, Henri. *Critique du rythme : anthropologie historique du langage*. Lagrasse : Editions Verdier, 1982.
- [25] ROUSSET, Jean. *Forme et signification : essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*. Paris : Librairie José Corti, 1962.
- [26] SARTRE, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, 1948.
- [27] SARTRE, Jean-Paul. *L'être et le néant*. Paris : Gallimard, 1943.
- [28] TURKI, Mohamed. *Jean-Paul Sarthe : L'intellectuel et son ombre, Lecture critique d'un penseur et de son œuvre*. Paris : L'Harmattan, 2021.
- [29] TODOROV Tzvetan. « Que peut la littérature ? ». *La littérature en péril*. Paris : Flammarion, 2007.
- [30] *SOUFFLES*, n°. 1, Revue trimestrielle. Tanger : Imprimerie E.M.I., 1966.
- [31] *SOUFFLES*, n°. 2, Revue trimestrielle. Tanger : Imprimerie E.M.I., 1966.

[32] *SOUFFLES*, n°. 10-11, Revue trimestrielle. Tanger : Imprimerie E.M.I., 1968.

SITOGRAPHIE

- [1] ALESSANDRA, Jacques. WAUTHIER, Jean-Luc. SEFRIQUI, Kenza. « Abdellatif Laâbi : L'écriture est un lieu d'errance utopique », *Institut du monde arabe*, 3 mars 2017, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/abdellatif-laabi-l-ecriture-est-un-lieu-d-errance-utopique-2472054>.
- [2] MALAURE, Julie. « Grand entretien littéraire avec Abdellatif Laâbi ». *Comédie du livre*, 2013. <https://www.dailymotion.com/video/x11gn9v>.
- [3] RICHEUX, Marie. « Dissidence bleue » *Pas la peine de crier*, 11 janvier 2012, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/pas-la-peine-de-crier/dissidence-bleue-8631700>.
- [4] SWIDZINSKI, Jean. « L'art comme art contextuel » (manifeste). *Inter*, (68), 1997. <https://id.erudit.org/iderudit/46357ac>.
- VARIER, Zoé. « Abdellatif Laâbi, poète de la colère, de la douceur et de la révolte ». *D'ici, d'ailleurs*, 22 avril 2016. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/d-ici-d-ailleurs/abdellatif-laabi-poete-de-la-colere-de-la-douceur-et-de-la-revolte-8630155>

